

Inauguration Rue Constant-Roger Petitbon (78951) décédé lors de la marche de la mort le 17 avril 1945.

Gislaine Petitbon, nous a fait part qu'une rue de Varenne (37) village situé à une vingtaine de kilomètres de Loches devait porter le nom de son papa, mort à Stassfurt, et que l'inauguration de la plaque aurait lieu le 11 septembre 2002, nous ne pouvions pas moins faire que d'y assister.

C'est ainsi qu'une petite délégation composée de Max Gombert (Président), Pierre Bur (Secrétaire) et Pierre Méline (porte-drapeau), tous trois accompagnés de leurs épouses, se firent non seulement un devoir mais aussi un plaisir à participer à cette cérémonie afin de manifester leur sympathie à Ghislaine, à sa maman, à sa sœur, enfants et petits-enfants, tous présents à la cérémonie.

C'est donc à 15 heures en ce 11 septembre, qu'une centaine de personnes se pressèrent devant la porte de la municipalité. Un cortège se forma et drapeaux en tête (18 en tout) il se dirigea vers l'école communale où notre ami Petitbon avait exercé son métier d'instituteur et avait été arrêté.

Des allocutions furent prononcées, la première par le président de l'amicale du 32^{ème} régiment d'infanterie qui retraça le parcours héroïque de notre camarade pendant la guerre et le second par Ghislaine qui, très émue, nous parla en ces termes :

« Au nom de ma mère, madame veuve Marcelle Petitbon-Decourt, de ma sœur et de moi-même, je vous suis reconnaissante de l'honneur que vous faites à notre famille.

Nous célébrons aujourd'hui la mémoire de Constant-Roger Petitbon époux, père et grand-père disparu en Allemagne en avril 1945.

Nous saluons avec le plus grand respect les drapeaux de notre pays dont celui du maquis «césario», de Buchenwald et Neu-Stassfurt, des Anciens combattants d'Afrique du Nord, ainsi que celui du 32^{ème} Régiment d'Infanterie auquel appartenait celui dont nous rappelons le souvenir, celui qui fut instituteur, officier, résistant et déporté, mort assassiné par les SS, comme beaucoup, au cours des marches de la mort, le 17 avril 1945 près de Bockwitz, après l'évacuation du camp de Neu-Stassfurt, lors de l'arrivée des troupes alliées.

Ce jour est aussi un hommage à tous les oubliés de cette guerre.

Cette cérémonie qui se déroule à Varennes, dernier lieu où il a enseigné avant son arrestation par la Gestapo, me permet de remercier tout particulièrement monsieur Abel BOUE et son épouse Denise, pour le soutien moral et fraternel qu'ils ont apporté à ma mère, lors de l'internement de mon père à la prison de Tours, avant son transfert à Compiègne, Buchenwald et Neu-Stassfurt.

Enfin, je n'oublie pas l'aide et l'accueil très chaleureux que j'ai reçu de la part des Anciens Combattants, Résistants et Déportés de Buchenwald et de Neu-Stassfurt que je remercie pour leur devoir de mémoire auquel ils n'ont pas failli.

Encore une fois, merci à vous tous ici présents pour le réconfort que représente cette cérémonie en souvenir d'un époux, d'un père qui nous a cruellement manqué. »

Après le dépôt de gerbes dans l'école, le cortège se reforma et se dirigea vers la rue qui devait devenir la rue «Constant-Roger Petitbon».

Mot d'accueil du Maire, dévoilement de la plaque par lui-même et madame Marcelle Petitbon

Et c'est que Pierre Bur intervient en ces termes :

Je n'ai plus les traits du visage de notre camarade Constant-Roger Petitbon en mémoire. Bientôt 60 années seront passées. Mais ce que je sais, c'est qu'il a connu l'enfer sur terre, comme tous les compagnons de déportation.

Il était de ceux qui a côtoyé la mort, non pas journallement, mais à chaque instant de longues journées vécues sous le joug nazi.

Il était de ce voyage infernal effectué en train à bestiaux qui a mis quatre jours et quatre nuits pour faire le trajet entre Compiègne et ce lieu sinistre appelé aussi «La colline des oiseaux ». Entassés dans des wagons à bestiaux cadencés à cent ou cent vingt détenus, par une chaleur caniculaire du mois d'août 1944, il a connu les affres de la soif, celles qui rendent, celles de la faim, la promiscuité, le courage, mais il a pu assister à des scènes de lâcheté. L'horreur pour lui, l'instituteur doublé d'un officier.

A l'arrivée à Buchenwald, des dizaines de morts furent débarqués, il y en eut beaucoup d'autres les jours qui suivirent.

Le 14 septembre, Constant-Roger Petitbon fut désigné avec 492 de ses camarades pour les mines de sel de Stassfurt.

A partir de ce moment là, il allait subir une nouvelle épreuve, toute aussi cruelle, toute aussi inhumaine. Des journées de 12 heures de travaux forcés, sous les coups, dans la poussière de sel, de potasse puis par la suite de ciment.

Pour la nourriture, le matin un morceau de pain et un bout de margarine et le soir, une maigre soupe.

A ce régime, en avril, 102 morts étaient dénombrés sur les 492 arrivés en septembre.

Le 11 de ce mois, les SS décidèrent d'évacuer le camp. Alors commença une longue errance à travers la campagne allemande. Colonnes par cinq, solidement encadrés, seulement revêtus de leurs rayés, les survivants effectuèrent une marche de plus de 400 kilomètres que les Allemands appelèrent eux-mêmes « Todesmarsch » marche de la mort.

Ils se nourrissaient, de temps en temps, des quelques pommes de terre qui leur étaient distribuées, sous les coups, toujours sous les coups, mais l'essentiel de leur nourriture étaient les pissenlits qu'ils arrachaient au péril de leur vie au talus qui bordaient les chemins. Oui au péril de leur vie, car cela pouvait être interprété par les SS comme une tentative d'évasion.

C'est d'ailleurs ainsi que Constant-Roger Petitbon que nous honorons aujourd'hui trouva la mort. Il est enregistré comme étant décédé le 17 avril 1945.

Je me souviens. Ce jour là, les plus grands malades qui avaient pris place dans tombereau qui servait d'ambulance, furent abattus comme furent abattus froidement d'une balle dans la tête tous ceux qui trébuchaient, au bout de leurs forces, sur cette route aux pavés disjoints qui les obligeaient à faire de violents efforts pour se rattraper à chaque pas pour ne pas chuter. Surtout ne pas chuter, c'était leur obsession, sinon c'était la mort assurée. Celui qui tombait ne se relevait pas.

Nous étions tous dans un tel état, que nous ne savions pratiquement jamais qui tombait à nos côtés. Chacun s'efforçait de faire toujours un pas de plus, ce pas qui le mènerait peut-être vers la liberté. Nous étions méconnaissables, squelettiques, hagards, rongés par la vermine, nous étions plus des hommes mais des fantômes comme nous a raconté un témoin allemand qui a assisté impuissant à notre calvaire. Il avait 16 ans à l'époque et il n'a jamais oublié.

Toi, ami Constant, tu n'as pas eu la chance de faire partie de ceux qui survécurent. Tu es maintenant un des héros qui sont allés jusqu'au bout de leur sacrifice pour que leur pays soit libre. Tu as lutté contre toute forme de dictature au temps de la résistance et c'est par l'une d'elle que tu as péri. Je me refuse à croire que c'est en vain.

Aujourd'hui, tu es un exemple pour les jeunes générations ; tu es devenu une référence dans la lutte contre les extrémistes de tout acabit et tous les hommes soit disant providentiels qui voudraient nous faire croire que « Liberté, égalité, fraternité », ces mots qui étaient inscrits au fronton de ton école, sont des valeurs dépassées. Non, pour le monde entier elles resteront LA REFERENCE.

Merci à toi l'instituteur, merci à toi l'officier, merci à toi le résistant, qui fut le matricule 78951 à Buchenwald et à Stassfurt, de nous le rappeler.

Passant, le nom que tu lis sur cette plaque et celui d'un homme qui a lutté pour qu'aujourd'hui tu puisses aller et venir en toute liberté, que tu puisses aimer sans contrainte, que tu puisses parler, écrire, chanter, sans risque de te voir jeter en prison sous prétexte d'attenter à je ne sais quel dogme diabolique. Souviens-t-en ».

Pierre BUR